

DIAL 2769

GUATEMALA - Spiritualité maya : pastorale indigène

Jesús Hernández

jeudi 16 décembre 2004, par [Dial](#)

Il existe aujourd'hui un réveil de la religion maya. Le contexte en est marqué par l'héritage de douleur et d'humiliation de ce peuple qui a beaucoup souffert de la guerre qui a sévi avec tant de cruauté sur son propre sol. L'heure est aujourd'hui à l'exhumation des Indiens massacrés ensevelis dans des fosses communes. Au cœur de cette situation, la spiritualité maya témoigne d'une rare grandeur et est appelée à relever de grands défis. Des éléments essentiels en sont ici rappelés. La pastorale de l'Eglise catholique doit évidemment prendre en compte la tradition religieuse de ce peuple et pratiquer concrètement le dialogue interreligieux. Article de Jesus Hernandez, [Voces del Tiempo](#) (Guatemala), février-juin 2004.

Réveil de la religion maya

Actuellement, des jeunes indigènes approfondissent la spiritualité maya. L'intérêt qu'ils manifestent pour en comprendre les rites est indéniable. Pour cela, on demande aux plus âgés, aux anciens, aux guides [1] pourquoi on pratique et on célèbre de cette façon. Car les rites, chaque rite, que ce soit au sujet de la naissance, de la maladie, des semailles ou de la mort, expriment un monde de symboles et de sens en relation avec la nature, la personne et le Créateur-Formateur. C'est une partie de ce qu'aujourd'hui on est en train d'approfondir, et c'est sa richesse : une façon de vivre en relation avec l'histoire. Il est vrai aussi que cette spiritualité maya que nous présentons maintenant a dû survivre et traverser des périodes « obscures », marquées par des luttes et des sacrifices. Le peuple lui-même a trouvé, tout au long de l'histoire, des manières créatives de s'exprimer face à la Conquête, à divers fondamentalismes religieux et à une guerre violente qui a voulu tout effacer : par exemple, en parlant du Créateur-Formateur à travers l'image de quelque saint, en faisant en cachette la prière des semailles ou des moissons pendant le conflit armé ou en acceptant le syncrétisme religieux des rites mayas avec le christianisme. Ce ne sont que quelques exemples.

Ainsi nous restaurons les axes de reconstruction de cette spiritualité : la spiritualité maya a une grande richesse d'expressions, d'expérience et d'histoire. En effet les qeqchi, achi, mam, kiche, popti, chuj, entre autres, ont chacun leur manière d'entrer en relation avec le Créateur-Formateur, l'expérience de survivre et de présenter à partir de ce qu'ils sont le visage de peuples frères. Malgré les tentatives de destruction, le peuple s'est recréé et transformé.

Il est bon de savoir que beaucoup de gens se rapprochent de cette spiritualité, aussi bien des Mayas que des « ladinos », des métisses et des personnes d'autres nationalités, sans que cela signifie une réduction folklorique ou romantique. Nos guides spirituels ont raison de dire que la bougie blanche que l'on brûle au cours de la cérémonie signifie le temps nouveau. C'est le vent. C'est le « souffle », l'air qui rafraîchit, transforme et construit une nouvelle pensée. C'est pourquoi les gens se rapprochent de cette spiritualité. Ici, elle a toujours existé et aujourd'hui, peu à peu, on lui redonne sa valeur, sa place dans la vie de chaque famille, en chacun de nous. Au centre de cette spiritualité est la parole, qui réclame le geste, l'action et l'intentionnalité du rite.

Dans divers milieux ecclésiaux également, des efforts ont été faits pour redécouvrir et revaloriser la spiritualité maya. On a tenté une approche de la « cosmovision maya » en essayant de comprendre la relation entre Créateur-Formateur et créature. On a même fait des « interprétations » théologiques à partir des « livres sacrés », par exemple le Popol Vuh. Cependant, il faut approfondir davantage encore cette spiritualité des peuples mayas, surtout quand on parle d'inculturation ou d'Eglise autochtone.

Les souffrances causées et l'évangélisation

Si quelque chose identifie la majorité des peuples indigènes aujourd'hui, c'est précisément d'être et s'appeler « mayas », du fait de partager la même histoire, les mêmes expériences et les mêmes expressions. Certains peuples mayas ont affirmé ce qui suit : « en tant que Mayas, nous avons subi beaucoup d'holocaustes » : la Conquête, l'Indépendance, 36 ans de guerre et plus récemment les traités commerciaux qui ont causé davantage de pauvreté, de faim et de maladie. Les peuples « mayas » sont les appauvris, les dépouillés, les soumis, les exclus, et très souvent même les anéantis.

Ces « holocaustes » nous ont pendant longtemps séparés et morcelés. Cependant nous avons montré que nous sommes aussi des peuples capables de soigner et guérir les blessures causées par ces actes de génocide et ethnocide. Ainsi se présente la « bonne nouvelle » que ces peuples font entendre [2].

Dans ce contexte, on reconnaît, déjà depuis la première évangélisation, l'attitude d'un certain nombre de missionnaires chrétiens - peut-être sont-ils peu nombreux - qui ont été prophètes, ont pratiqué l'action sociale et ont défendu la cause indigène. Ils ont créé une nouvelle manière de s'engager avec nos frères tout au long de l'histoire. Ils ont été le point de départ pour comprendre ce que l'Eglise latino-américaine a appelé des années plus tard « l'option préférentielle pour les pauvres ».

Nous faisons maintenant un grand effort pour reconstruire et revenir aux valeurs de nos parents, de nos grands-parents, de nos ancêtres et de tant de personnes qui nous transmettent oralement toute une sagesse. Ainsi nous sommes témoins que le peuple a construit au long de son histoire ces valeurs qui s'expriment en gestes et en symboles et qui, certainement, nous différencient d'autres groupes.

Les peuples crucifiés

L'évangélisation doit partir de la compréhension de l'histoire des peuples mayas avec leurs expressions de fête, de joie et de douleur. Quand par exemple la lumière est faite sur la réalité des massacres que nous ont infligés nos agresseurs, c'est une cause de tourments. « C'est insupportable, on nous terrorise, on nous contrôle, on nous intimide, ou on nous menace » [3] : ce sont des expressions que l'on entend lorsqu'on procède à des exhumations [4].

Ces massacres sont imputés aux indigènes. Mais pour nous, la récupération des restes de tant d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants enterrés dans des fosses communes ou des cimetières cachés signifie récupérer le rythme du « retour » [5]. D'un côté, c'est le retour avec les membres de la famille qui les reçoivent pour les enterrer dignement, selon leurs rites propres. Et de l'autre, c'est le retour et la rencontre avec les ancêtres, là où sont nos racines, notre tronc. Dans la langue qeqchi on dit Xe'(racine), Qaton (tronc) : c'est ce qui nous unit.

Mais parmi les vivants il est difficile aussi de trouver les racines et de réaliser le retour à l'« unité commune », aux « peuples frères » [6]. « Aujourd'hui, nous avons du mal à nous retrouver, et c'est la cause de tensions entre nous. » Cela se reflète dans quelques attitudes assumées par divers représentants mayas devant la reconstruction sociale : il y a des attitudes fermées, très radicales, mais nous trouvons aussi des attitudes de dialogue. Très souvent, cette attitude ouverte au dialogue religieux s'est transformée en syncrétisme. Il suffit de voir les expériences du travail liturgique qui se fait dans diverses paroisses, où, dans les cérémonies, on incorpore le cacao, les bougies, le pom [7], la montagne, la grotte, le champ, etc. Nous reconnaissons le travail et l'effort que font aujourd'hui quelques agents de pastorale en parlant la langue propre à la région où ils travaillent. Ils reprennent ainsi ce qu'ont fait quelques missionnaires comme Bernardino de Sahagun et Francisco Ximenez pendant les premières années de l'évangélisation sur ce continent, bien qu'ils continuent encore à être peu nombreux.

Qu'a apporté au peuple guatémaltèque la spiritualité maya ?

Le lieu sacré

Le lieu sacré est le sommet, la grotte, la montagne. Mais le lieu sacré, c'est aussi la personne. C'est pour cela qu'existe une relation entre chacun de ces éléments de la création. Nous sommes une partie de la création. Nous sommes à l'intérieur de la création, et par conséquent nous devons la respecter. Tout doit être consulté. Il faut demander la permission à tous et à tout. Voilà ce qu'invite à vivre le calendrier maya, où chaque jour a son Nahual, son protecteur, sa référence à un élément de la création qui exprime l'harmonie et l'équilibre entre les personnes et la nature.

C'est ce qui est vécu dans la pensée maya ; mais comment se situe la personne aujourd'hui ? Comment se situe cette personne dans la communauté ? Comment se situe-t-elle dans la famille, la maison, le foyer ? Indubitablement il faut encore beaucoup travailler pour mettre en pratique ce respect envers la vie, envers la personne : homme et femme révéérés comme lieux sacrés.

Nos peuples ont des valeurs communautaires impressionnantes : le travail des semailles, le travail de la construction d'une maison, l'intention de la prière que l'on va faire avec le consentement de tous, l'apport de la communauté pour faire la célébration. Ces valeurs sont vues de l'intérieur, mais maintenant plus que jamais, elles sont en crise. Cela ne signifie pas que ces valeurs vont se perdre, mais il faudra les récupérer et les pratiquer dans une société qui impose de plus en plus l'individualisme, la consommation et la compétitivité.

La tolérance et le dialogue religieux

Comme toutes les cultures, la culture maya n'est pas statique, elle est dynamique. Ceux qui en sont les porteurs l'ont adaptée courageusement aux contextes historiques, spécialement au moment de l'arrivée du christianisme. Il est révélateur que ce « passage », cette « pâque » du peuple, continue à être libérateur.

Aujourd'hui, la spiritualité maya demande à dialoguer, à rencontrer, à accepter qu'il y ait des différences. Nous les Mayas, nous avons notre propre vision du monde, des personnes et du Créateur-Formateur. Nous ne prétendons pas que ce soit la meilleure. Mais elle est valide, se transforme et se recrée avec le temps.

Notons un exemple concret : comment Dieu se manifeste-t-il dans les peuples mayas ? « C'est la montagne sacrée, la terre mère, le soleil père, la lune grand-mère. Les maîtres du jour et de la nuit, ceux qui regardent et prennent soin de nous, ceux qui nous parlent et à qui nous parlons, nous les contemplons, nous les respectons, nous lui demandons sa permission pour pouvoir vivre, manger et travailler. » Le lecteur aura noté la forme grammaticale qu'utilise le Aj Q'ij [8] : « ceux qui prennent soin de nous », un pluriel, mais il termine en disant « nous lui demandons », un singulier. C'est dire que l'unité s'exprime de beaucoup de manières.

L'écho des « douze »

Dans le Colloque des douze on conserve le récit des premiers missionnaires franciscains arrivés à la Nouvelle Espagne [9] et leur dialogue avec quelques sages aztèques survivants de la conquête de Tenochtitlan [10]. Devant l'annonce de la religion chrétienne, qui impliquait la condamnation des croyances religieuses traditionnelles indigènes, les savants répondirent « avec courtoisie et urbanité » :

« Vous avez dit que nous ne connaissions pas le Seigneur du près et du proche, celui à qui appartiennent les cieux et la terre. Vous avez dit que nos dieux n'étaient pas vrais. C'est là une nouvelle parole, celle que vous dites, nous sommes troublés par elle, nous sommes tourmentés par elle. Et maintenant nous détruirions l'antique règle de vie ? Nous savons à qui l'on doit la vie, à qui l'on doit de naître, d'être engendré, à qui l'on doit de grandir, comment il faut l'invoquer, comment il faut prier... Nous ne pouvons pas être tranquilles, et certainement nous ne croyons pas encore, nous ne prenons pas cela pour la vérité, même si nous vous offensoons. » [11]

Les Aztèques se demandent pourquoi on condamne leur religion si c'est le même Dieu qui se révèle dans l'une et dans l'autre. C'est là la question pour l'Eglise guatémaltèque aujourd'hui. Comment allons-nous arriver à « évangéliser » nos communautés ou comment faisons-nous cette évangélisation ?

Un exemple de la compréhension et de la vision du Créateur-Formateur est le Kabawil, qui signifie en réalité : celui au double regard [12]. Mais quand nous disons « celui au double regard », nous parlons d'homme et femme, nous sommes homme et femme, nous sommes complémentaires, homme et femme. Ce sont quatre yeux, ce sont quatre points cardinaux. Ce sont les quatre regards de cette conscience. Les points cardinaux sont quatre ; les coins sont quatre, les couleurs sont quatre. Les éléments de la nature sont quatre : le feu, la terre, l'eau et le vent. Au centre est son cœur, son uk'ux kaj, son uk'ux ulew, disons-nous dans notre langue kiche : cœur du ciel, cœur de la terre : c'est l'unité où je me trouve, où je suis. C'est la sensation de me sentir en harmonie, j'en fais partie, il prend soin de moi, mais moi aussi je prends soin de lui [13].

Un autre exemple de cette vie [14] le Créateur-Formateur est la prière que disent les anciens du peuple qekchi : « Pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez-moi : je vais arracher et jeter le guamil [15] parce que j'ai besoin de me nourrir. » Et ils prient aussi pour les petits animaux quand il s'agit de fléaux (invasion d'insectes) : « D'où sont-ils venus ? Qu'ils mangent ce qui leur est nécessaire, moi aussi j'ai besoin de manger. » Tout se complète, s'équilibre, il y a égalité. L'ancien recrée le monde et la relation avec les personnes. Or, dans la réalité où il s'insère, il n'y a pas d'égalité entre homme et femme, il y a des mauvais traitements, il y a des souffrances, on est dépouillé. Que faire alors pour convertir cette doctrine en pratique ?

Dans les cérémonies mayas, nous trouvons une série d'éléments qui permettent de sentir la profonde relation avec le Créateur-Formateur et avec la création. C'est à ce sujet que je dis : il faut abandonner un peu l'autel. Par exemple, dans les exhumations auxquelles j'ai participé : Huehuetenango, San Marcos, Nebaj, Chajul..., toutes les cérémonies que le peuple maya a réalisées ont lieu là-bas sur la montagne, à côté de leurs défunts, en allumant les bougies, en faisant la réconciliation avec leurs êtres chers. Mais l'Eglise tend à centraliser les cérémonies. La plus grande partie d'entre elles se font dans le temple. Alors il est nécessaire « d'abandonner un petit peu l'autel ». Il faut descendre du « grand autel » pour aller là-bas sur la montagne, à la rivière. « Emportons notre sacrifice, emportons aussi nos bougies, emportons notre pom, c'est notre offrande. » Il faut aller à la périphérie, là où naît le Royaume, là où surgit la lecture de la réalité de la vie, de la création, de l'histoire, de la mission ouverte...

Récupérer les gestes

Nous parlons à la terre, nous nous y agenouillons, nous la baisons deux ou trois fois, quatre fois. Nous partageons la nourriture, nous mangeons la même chose, « nous nous réjouissons parce que vous êtes avec nous » et la parole que dit notre peuple est : « vous vous faites un avec nous ». Et l'évangéliste est « l'un de nous » quand il participe aux rites, aux gestes, à la nourriture, quand il commence à reprendre toutes ces valeurs qui donnent vie à notre peuple.

La mission de l'Eglise guatémaltèque aujourd'hui

La vérité

Pour parler de la mission de l'Eglise guatémaltèque, il convient de reprendre le projet interdiocésain pour la Récupération de la mémoire historique (REMHI). L'exigence de la vérité intervient à deux niveaux. Premièrement, l'Eglise en elle-même doit être vraie : c'est-à-dire fidèle à l'Evangile et aux besoins du peuple. L'Eglise doit se demander à elle-même : qui es-tu ? Quelle est la véritable Eglise ? Deuxièmement, l'Eglise doit se prononcer sur les atrocités commises contre le peuple maya. Elle doit faire toute la lumière sur la vérité historique de ce que ce peuple a eu à souffrir. Comme il a souffert ! Ce programme va à l'encontre de ceux qui proposent l'oubli et pensent qu'il « faut tourner la page de l'histoire : il ne faut pas mettre en lumière la vérité de ce qui s'est passé pendant les années de guerre ». Comment recueille-t-on aujourd'hui cette vérité du peuple ? Il revient à l'Eglise la mission de donner la parole au peuple crucifié : à ceux et à celles qui ont survécu au génocide. De leur témoignage jaillit la vérité.

Ce génocide, en plus d'être un attentat contre la vie, a été aussi un coup porté à notre spiritualité. Comme nous le savons, l'activité missionnaire elle-même, dans le passé et quelquefois encore dans le présent, a détruit cette spiritualité. Ainsi le confirment aujourd'hui les catéchistes : « Ne nous a-t-on pas dit, il y a très longtemps, que pratiquer notre spiritualité maya était mal ? Que nous devions abandonner nos rites ? Et comment se fait-il que maintenant on nous dit que non, que c'est bien ? » Il y a une grande confusion.

« L'armée nous a mis dans l'impossibilité de célébrer nos cérémonies. Avec tous ces couvre-feux, nous n'avons pas pu célébrer au milieu de la nuit. Car c'est pendant la nuit que nous faisons nos cérémonies. Il y avait de l'insécurité. Il était difficile de ressortir pendant la nuit pour faire nos cérémonies. » Voilà ce qu'ont signifié véritablement ces années de silence et de sacrifice. Cette vérité, elle doit être racontée.

Nos frères ne reposent pas en paix ; ils nous demandent de continuer à faire des offrandes pour eux, de les rechercher et de les enterrer dignement. Ils nous demandent de faire mémoire d'eux, car ils continuent à être vivants et présents parmi nous. Ils ne sont pas partis. Au contraire, ils sont près de nous et près de nos ancêtres. C'est-à-dire qu'ils demeurent dans la conscience historique du peuple, un peuple qui mérite de vivre avec dignité.

La justice

Un second critère de la mission ecclésiale, également recommandé par le projet pastoral du REMHI, est la justice. On a commis des crimes de lèse-humanité. Quand on commence à découvrir cette vérité, les restes des victimes révèlent peu à peu ce qu'on leur a fait. Alors résonnent les paroles du Frère Antonio de Montesinos : « De quel droit, au nom de quelle justice, vous maintenez ces Indiens dans une servitude si cruelle et si horrible ? Au nom de quelle autorité vous avez fait des guerres si détestables à ces gens doux et pacifiques qui étaient sur leur terre où vous avez massacré un si grand nombre d'entre eux avec des cruautés inouïes ; ne sont-ils pas des hommes ? Ne sont-ils pas doués de raison ? » (4^e dimanche de l'Avent 1511) [16].

Parmi beaucoup d'autres, nous trouvons un exemple de ce que révèlent les restes [17] dans le cas 83 du document de la Commission pour la clarification historique (CEH) où l'impact des balles permet de reconstituer comment les patrulleros (habitants des villages, membres des patrouilles d'autodéfense) furent obligés par l'armée du Guatemala de tuer dix personnes de leur propre communauté.

D'autres témoignages qui apparaissent dans les documents disent : « Il est mort de froid, il est mort de peur, il est mort de faim ». D'autres aussi disent : « Ils sont morts à coup de machette », « ils sont morts brûlés », « ils ont été abattus ». Quand va-t-il y avoir justice pour ce peuple ?

La réconciliation et le pardon

Si quelqu'un sait pardonner du plus profond du cœur, c'est bien le peuple maya : il a beaucoup pardonné. D'abord, il demande de faire la réconciliation avec sa famille, avec ses voisins, avec la communauté. Ensuite, il le fait avec la nature, avec les animaux et avec toute la création. Nous sommes une partie de cette création et nous sommes tous capables de revenir à l'équilibre et à l'harmonie.

Très souvent, on fait porter la faute à tout le peuple maya de ce qu'il a eu à souffrir. On nous a même fait croire que c'est de notre faute si on a tué nos frères et nos sœurs. Aujourd'hui, il nous revient de garder présents les noms de chacun d'eux et de chacune d'elles ; ce sont des martyrs, et c'est à nous d'écrire leur martyrologe.

Il y a beaucoup de manière de demander pardon ; il y a des rites et des cérémonies. Ce pays est si morcelé que parfois nous ne sommes pas capables d'apprécier ces signes. Les anciens disent : « Allons faire la cérémonie. Il ne pleut pas, c'est peut-être parce que, entre nous, nous nous sommes querellés ou parce que nous sommes divisés. Nous allons prier pour la pluie, les semailles, la famille, la paix, pour nous qui sommes ici maintenant et pour ceux qui nous ont déjà devancés et qui veillent sur nous. Ils continuent à nous conseiller sur la manière dont nous devons vivre en communauté. » C'est là la pédagogie de Guatemala : nunca más [18] : la récupération de la mémoire pour qu'on ne recommence pas à commettre

le même péché, le même crime.

Cette dernière proposition de réconciliation et de pardon est une tâche qui reste à faire dans la société guatémaltèque : à qui allons-nous pardonner si personne ne veut accepter la responsabilité de tant de maux ?

Dialogue entre les religions

Le missionnaire qui s'insère et accompagne le peuple indigène entre dans une spiritualité qui a encore beaucoup à apporter. Là est le visage de Dieu.

Il est nécessaire que l'Eglise descende du « grand autel », pour se retrouver avec la Parole disséminée dans le peuple là où il y a la recreation du monde : dans la vallée, dans la montagne, dans la grotte, sur le chemin, dans la rivière. Que l'ancien préside, que le peuple célèbre avec ce qui est à lui, ce qui lui est propre. N'ayons pas peur du dialogue religieux. Les anciens sont très respectueux dans ce sens. Ils ne vont pas se battre parce qu'un de leurs rites n'est pas célébré. Ils en seront préoccupés, certes, parce qu'ils devront continuer à le faire en secret. Mais là où il y a un véritable dialogue interreligieux, il y a confiance et authentique libération.

- **Dial** - Diffusion d'information sur l'Amérique latine - D 2769.

- Traduction Dial.

- Source (espagnol) : [Voces del Tiempo](#) (Guatemala), février-juin 2004.

En cas de reproduction, mentionner au moins l'auteur, la source française ([Dial](#)) et l'adresse internet de l'article.

Notes

[1] Spirituels.

[2] Commission de clarification historique, Guatemala, memoria del Silencio (Guatemala, mémoire du silence), Tome V. Conclusions et recommandations, « actes de génocide », p. 48-51.

[3] Témoin d'un cas d'exhumation à San Carlos Las Brisas, Barillas, Huehuetenango, 2002.

[4] Le Centre d'analyse de médecine légiste et de sciences appliquées, CAFCA, procède à des exhumations au niveau national. La plupart ont été réalisées dans des communautés indigènes : Ixil, Quiche, Qexiguë, Thug, Pop'Art, Qanjobal, entre autres.

[5] « Le retour » : la mort est comprise comme le fait de revenir à la « terre mère » ; nous sommes « fils de la terre », nous y retournons et nous nous unissons avec nos ancêtres. Dans ce sens, il est nécessaire de passer par le Xibalba, le lieu de la lutte, de la transformation et/ou purification.

[6] Dans la langue popti « peuples frères » se dit huixtaj. Dans ce sens, les 5 villages Huista de Huehuetenango sont des peuples frères. Et ils commencent à réfléchir et œuvrer ensemble.

[7] Ou copal, encens brûlé pendant les cérémonies.

[8] Devin, spécialiste du calendrier.

[9] Nom donné au Mexique par les Espagnols.

[10] Ville de Mexico.

[11] Miguel Leon-Portillo, El reverso de la Conquista (Le revers de la Conquête), México D.F, Editorial Joaquin Mortiz, 1988, p. 23-28.

[12] Edgar Cabrera, El Calendario Maya, su origen y filosofía (Le Calendrier Maya, son origine et sa philosophie), ed. San José C.R., 1995,. p.87.

[13] Interview avec Aj Q'ij, Chichicastenango, février 2002.

[14] En relation avec.

[15] Le guamil, ce sont les mauvaises herbes et les broussailles dont il faut débarrasser la terre avant les semailles.

[16] Il est intéressant de lire ce que Enrique Dussel écrit au sujet de l'oppression de la périphérie coloniale et néocoloniale : « (...) on se demande avec Fernandez de Oviedo : les Indiens sont-ils des hommes c'est-à-dire, sont-ils européens et pour autant des animaux rationnels ? La réponse théorique est la moins importante ; quant à la réponse pratique, qui est la véritable réponse, nous continuons à en souffrir encore : ils sont seulement de la main-d'œuvre, sinon irrationnels , du moins « bestiales », incultes - parce qu'ils n'ont pas la culture du centre -, sauvages... sous-développés ». (Filosofía de la liberación -Philosophie de la libération-, p.13).

[17] Des victimes.

[18] Guatemala, jamais plus, titre du rapport du REHMI.